

Ligne de Force N°25

Interview de Christophe Bourseiller

Comment hériter de Guy Debord ? La question de l'héritage se pose actuellement avec insistance. Elle est d'autant plus cruciale que Debord lui-même semblait rejeter toute forme d'héritage. Ne voit-on pas certains de ses zéloteurs affirmer qu'il aurait littéralement tout sorti du néant, sans subir la moindre influence ? Croyez-vous également que son oeuvre a surgi ex nihilo ?

Je ne crois absolument pas que quiconque puisse dire : mon oeuvre sort ex nihilo. On peut construire une démarche esthétique, poétique, créatrice mais on ne peut pas affirmer qu'elle vient ex nihilo. Et en disant cela, je ne cherche pas du tout à dénigrer l'oeuvre de Guy Debord. Mais Boris Donné dans son essai (Pour Mémoires) a prouvé de manière remarquable que l'oeuvre de Debord ne provenait pas, précisément, de nulle part.

Ce qui se passe avec Debord est une chose assez simple. Pour résumer, il a été royalement ignoré de son vivant, tout en étant incroyablement pillé, puis il a été encensé. Lorsqu'on le place aux côtés de grands moralistes comme le Cardinal de Retz, ou La Rochefoucauld, du point de vue de l'analyse bien sûr, cela tient la route, mais quand cela s'est produit - au moment de sa mort - quand on a commencé à mettre l'accent sur le grand écrivain, je me suis dit que c'était une démarche visant à vider de sa substance l'extrême violence critique qu'il y avait dans l'oeuvre de Debord envers la société.

allia s'entretient (suite)

Mais je voudrais revenir sur le problème de l'héritage. Je suis né en Tunisie en 1950. Ma famille a quitté ce pays en 1965, ce qui correspond à l'avant-dernière vague d'émigration de la communauté juive tunisienne. La suivante a eu lieu très peu de temps après, avec la guerre des Six Jours, et la communauté juive tunisienne, qui était forte de 200 000 âmes, a été complètement détruite. Je suis arrivé à Paris avec ma mère, mes frères et soeurs. Très vite, je suis tombé dans l'effervescence pré-68. J'étais dans un Collège d'enseignement technique à Livry-Gargan, et je n'ai pas tardé à participer au mouvement. Pas plus avant, que pendant ou après, je n'ai milité dans un organe précis. Je me suis contenté de côtoyer les différents groupes. Avant 1968, je ne connaissais rien : je viens d'une famille modeste, où l'on ne lisait pas. Je n'ai pas du tout été formé. J'ai lu tout, n'importe quoi et n'importe comment. Puis, je suis tombé dans la joyeuse tourmente de Mai-68, que j'ai, personnellement, très bien vécu, dans la rue, dans les manifestations, les réunions. Une fille, à l'école, m'avait montré le Traité de savoir-vivre. Puis j'ai lu La Société du spectacle, d'une traite et avec voracité, sans pouvoir affirmer avoir, à l'époque, absolument tout compris. J'ai eu connaissance, quand il est sorti au kiosque Cluny, du numéro 12 d'Internationale situationniste, que j'ai dévoré. J'évoluais de façon informelle dans les milieux "para-libertaires". J'étais très anti-gauchiste, très anti-maoïste, très anti-trotskiste, à une époque où ces gens-là avaient vraiment le vent en poupe. Et puis, vous savez, il y a des petites expériences de la vie quotidienne, des expériences personnelles, qui vous vaccinent pour de bon. Je vais vous raconter une anecdote qui peut sembler dérisoire mais qui, pour moi, fut lourde de conséquences. Je devais avoir un peu moins de vingt ans. Le ministre de la Défense de l'époque, Michel Debré, voulait faire voter une loi. Je rappelle que nous étions dans un temps où, lorsque les lois ne donnaient pas

allia s'entretient (suite)

satisfaction, les manifestations dans la rue étaient parfois monstrueuses, ce qui pouvait faire reculer le gouvernement. Le lendemain, j'étais appelé pour faire mes trois jours, car, entre-temps, ma mère avait demandé la naturalisation française, et j'étais donc devenu français. Évidemment, j'ai manifesté contre l'armée, contre Debré, etc. Et je me suis retrouvé par hasard dans la manifestation devant un camion avec un type qui avait un mégaphone ; je me suis approché de lui pour lui dire que je voulais moi aussi parler. Mais comme il voyait que, même si je n'étais pas du tout violent, j'étais en même temps assez sûr de moi et insistant, il a voulu se débarrasser de moi. L'un des types qui était derrière celui qui scandait les slogans a dit : " Ne t'occupe pas de lui. Celui-là, il traîne tous les après-midi à la Coupole ". Ça m'a fait un choc. J'étais alors dans la notion du vrai, de la vérité. Il me paraissait inconcevable qu'un individu dise à un autre individu - vous mesurez mon degré de naïveté - une chose pareille. Plus de vingt ans après, au cours d'un voyage en train, j'ai raconté cette histoire à Jean- Michel Mension, qui a une grande expérience trotskiste. Et il m'a dit : " C'est la base de ce que l'on apprend aux militants à l'école des cadres pour déstabiliser quelqu'un ". Tout ceci m'a vacciné contre ce genre de pratiques, celles des trotskistes, des maoïstes et de toutes les tendances. Nous nous retrouvions dans la rue, dans les salles où il y avait des discussions, des assemblées générales, mais je n'ai jamais fricoté avec ces gens-là. J'ai fréquenté de loin la Fédération anarchiste où j'ai assisté à quelques réunions. Je me rendais également le samedi aux réunions informelles du groupe Informations-Correspondance-Ouvrières. Je fréquentais en banlieue un semblant de groupe anarchiste; nous faisons des tracts mais rien de plus. Mon expérience militante a donc été surtout individuelle et pas du tout organisationnelle.

allia s'entretient (suite)

J'ai lu Debord. Cette lecture est restée ancrée en moi et cela a un lien avec le travail que je fais dans l'édition. L'héritage intellectuel de Debord est public. Il appartient à qui sait le faire fructifier. Depuis que j'ai commencé à lire, j'ai toujours eu un rapport un peu sacré avec la chose écrite. A mes yeux, quelque chose qui se trouvait dans un livre était sacré. Je ne m'imaginai pas que l'on puisse écrire, que l'on puisse vendre, que l'on puisse publier, avoir dans les mains un livre, dans lequel délibérément on pouvait lire une chose fausse, un mensonge, voire des erreurs. Maintenant, étant moi-même éditeur, je connais aussi tout l'aspect pratique du métier, mais je n'ai pas oublié ce principe fondamental.

Pour en revenir à Debord et aux situationnistes, j'ai eu envie d'en savoir plus, de remonter aux sources; c'est là quelque chose qui m'est, pour ainsi dire, consubstantiel. Dans tout ce qui m'intéresse, dans tout ce que je fais, j'ai souvent ce rapport passionné aux choses. Vous imaginez le tableau : en 1972, j'ai 21 ans et je me lance dans la recherche des origines de l'Internationale situationniste. Il faut rappeler qu'il n'existait rien sur le sujet, un véritable désert. A l'époque, dans certains milieux, quand on parlait de Debord, c'était quelque chose de mythique. A l'inverse, j'ai décidé d'agir et de ne pas être un spectateur contemplatif. Je voulais montrer les choses comme elles sont réellement et non telles qu'elles devraient ou pourraient être.

En 1972, l'Internationale situationniste vient de s'autodissoudre. Elle jouit d'une notoriété paradoxale puisque rares sont ceux qui en ont vraiment lu les textes. Comment le jeune homme que vous étiez a-t-il procédé pour établir cette généalogie ?

Je me suis dit : " Si tu veux faire quelque chose, vas-y". Car j'avais bien compris à l'époque la critique des pro-situation-

allia s'entretient (suite)

nistes, développée dans La Véritable Scission dans l'Internationale. C'est une critique qui reste terriblement contemporaine, et elle ne concerne pas que les situationnistes au sens strict du terme. Elle vise, bien au-delà, le climat psychologique et social d'une époque. Au point de départ, un objet principal, en l'occurrence un livre : La Société du spectacle. De nombreuses personnes se sentent attirées, fascinées par cet objet, mais sont dans l'incapacité théorique d'en débattre. Ils cherchent donc à recueillir des microinformations, pour donner l'impression d'être dans le coup. C'est un comportement qui perdure. Il y a plein de gens qui veulent "faire des choses", mais qui ne sont absolument pas équipés pour ça, qui en sont totalement incapables, sans personne avec qui parler... Bref, tous ceux qui se désespèrent de ne rester qu'à la périphérie des choses et qui voudraient nous faire croire qu'ils sont au centre. Or la question centrale leur reste étrangère. La fausse conscience se développe, les névroses s'installent et ils veulent parler de liberté. Et toutes ces infirmités forment une conscience collective.

Ce qui m'a fasciné tout de suite lorsque j'ai lu les textes situationnistes, c'est qu'il y avait une adéquation entre l'acte et la pensée, entre la vie privée et la vie publique. Il y avait une unité revendiquée publiquement de manière triomphante qui était assez fascinante et correspondait à mes aspirations. C'est pourquoi j'ai placé en exergue des Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste, en 1985, une citation du IVe siècle avant Jésus-Christ: " Toute inadéquation entre la parole et les actes doit être impitoyablement réprimée ". Cette phrase vous fera comprendre ce qui m'avait frappé. On était presque dans la notion de surhomme. Je tendais à un mode de vie idéal, je ne dirais pas sans contradiction intérieure, mais où tout ce que je pouvais dire, faire, était dans un mou-

allia s'entretient (suite)

vement d'unité et de totalité.

Vous n'aviez personnellement rencontré aucun membre de l'IS ?

A l'époque, aucun. J'avais uniquement lu les textes. Je percevais une démarche radicale et y aspirais, à la fois à travers l'héritage de Lautréamont et de Rimbaud, à travers les surréalistes, à travers un héritage politique et une expression qui convenaient complètement à l'époque aux aspirations sincères d'un post-adolescent sans formation aucune.

Votre choix lucide pouvait à l'époque sembler stupéfiant. A l'instar de bien des jeunes libertaires en recherche, vous auriez pu vous contenter de la manne anarchiste. Qu'est-ce qui distinguait à vos yeux les situationnistes des anarchistes ?

Ce qui m'a frappé d'abord chez les anarchistes est à rapprocher un peu du mouvement gauchiste en général. Quel que soit le problème qui se posait, de nature politique, il y avait une espèce d'idéologie en application automatique: on appliquait des recettes. L'idéologie est la réalité figée, la fausse conscience. La théorie, elle, est l'expression du réel. D'autant quand elle se nourrit, comme chez les situationnistes, de sources extrêmement diverses, qui n'étaient pas exclusivement politiques. C'est ce qui m'a intéressé quand j'ai commencé à travailler làdessus, à m'imprégner des textes, à découvrir des choses qui m'étaient totalement étrangères : par exemple Asger Jorn et le mouvement Cobra. L'approche du mouvement situationniste fut trop souvent une tentative d'annexion ou de particularisation abusive qui défigure une expérience dont la caractéristique décisive fut sans doute d'être une démarche collective.

Vous décidez donc en solitaire de remonter aux sources. Alors comment faites-vous ?

allia s'entretient (suite)

C'est un simple travail de détective. Je tombais sur des noms, je les notais. J'ai d'abord rencontré Edouard Jaguer, qui m'a reçu chez lui avec sa femme. Il m'a montré énormément de documents et m'a confié des numéros de Potlatch. Ensuite, j'ai rencontré Robert Estivals dont j'avais lu les appréciations très critiques et passablement délirantes dans L'Avant-Garde culturelle parisienne. Le problème se résumait pour lui dans le fait que Debord était un mégalomane paranoïaque. - Comment ne pas être paranoïaque puisque la persécution existe? - Je suis donc allé le voir et il m'a très gentiment prêté des documents. Pour la petite histoire, il m'a dit : " Quand même, je ne vous connais pas du tout, je ne peux pas vous faire confiance comme ça ". Je lui ai répondu : " Comment faire? J'en ai besoin pour un travail ". Il m'a dit qu'il fallait lui " laisser un chèque de caution. " Alors je lui ai fait un chèque en blanc, puis je suis descendu faire les copies. Je suis vite revenu pour lui rapporter ses documents et il m'a rendu mon chèque.

Quand vous dites à Robert Estivals que vous travaillez sur un projet, c'est un pur mensonge ?

Mon idée, c'était, déjà en 1972, de faire les Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste, ou en tout cas un livre dans ce genre. Un certain nombre de gens ont fondé l'Internationale situationniste, et je voulais savoir quels avaient été leurs démarches et leurs itinéraires. Je voulais montrer tout ceci à travers les textes, et pas sous la forme d'une étude, même si cela paraît un peu abrupt. Je souhaitais, par exemple, présenter un texte de la revue Reflex et juste derrière un document lettriste. On voit le lien et en même temps c'était dans le style de l'époque. Il y avait une très grande assurance intellectuelle chez tout le monde. Plutôt que de soutenir une thèse, j'ai livré le matériau inaccessible au public, chose peu courante. J'ai fait ce travail parce que

allia s'entretient (suite)

j'ai aimé ce mouvement.

Vous avez rencontré Edouard Jaguer et Robert Estivals. Mais n'était-il pas tentant de voir les authentiques protagonistes de l'IS ? Avez-vous pris contact avec Debord ?

Très rapidement, j'ai compris que j'étais farouchement indépendant, et quand je dis cela, je parle d'esprit. Je me suis dit que si je rencontrais ces gens-là, ils allaient peut-être m'aider mais que j'allais devoir me soumettre à eux. Et je n'ai jamais cherché l'imprimatur de quiconque.

A l'époque, je n'ai pas contacté Guy Debord, peut-être parce que j'étais impressionné. Parce que le sang bleu de la théorie ne coulait pas dans mes veines. Je n'étais issu d'aucun sérail. Je voyais que tout le monde parlait de lui, tout le monde se vantait de l'avoir rencontré ou cherchait à le rencontrer ; je me suis dit que ça n'avait pas d'intérêt d'allonger la liste. Je me suis jeté à l'eau tout seul et je suis allé à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, ce qui pour moi, à l'époque, était une véritable équipée. Il fallait que je trouve de l'argent, je ne travaillais pas et donc j'étais fauché, je vivais de trois fois rien. Tout ça traîne sur le temps évidemment et en 1979, je trouve un Wolman dans l'annuaire, et je téléphone. Je me souviens lui avoir demandé : " Etes-vous le Wolman de l'époque lettriste ? ", et il m'a répondu : " Ah, mais ça ne nous rajeunit pas ça ! ". Il m'a donné rendez-vous chez lui. J'ai pu avoir grâce à lui tous les numéros de Potlatch qui me manquaient, un tract ici, une chose là. J'avais déjà regroupé autour du mouvement lettriste 65 % des divers documents et Wolman m'a donné les autres. C'est comme ça que j'ai accumulé le matériel, et quand ça a commencé à prendre tournure, je suis passé à la vitesse supérieure. Je suis allé voir le fils Gallizio et sa mère, puis Piero Simondo, puis Matie Jorn.

allia s'entretient (suite)

J'ai continué à voir régulièrement Wolman jusqu'à sa mort. C'est quelqu'un qui, par son travail et sa conduite, a beaucoup compté pour moi. J'ai été heureux de pouvoir publier de son vivant son dernier livre, *Les Inhumations*. Puis, un volume que j'ai intitulé *Défense de mourir*, et qui retrace tout son parcours. On peut mesurer à la lecture de ce livre toute la richesse de cette oeuvre, depuis ses tracts lettristes jusqu'à la "peinture dépeinte" en passant par l'"art scotch" – autant d'expériences qui préfigurent bien des aspects de l'art contemporain. Toutes ses créations, aussi diverses soient-elles, témoignent d'une radicalité et d'une exigence qui n'a jamais faibli. L'Histoire ne pourra pas faire l'économie de le reconnaître. Apparemment indifférent aux choses, il avait une idée très précise sur tout. S'il y a un parallèle entre Wolman et Debord, c'est que leur oeuvre respective découle du "Mode d'emploi du détournement" qu'ils ont publié ensemble en 1956 dans *Les Lèvres nues*. Tout langage est un ensemble de citations.

Avec Gil Wolman, vous rencontrez pour la première fois un compagnon direct de Guy Debord. Il l'avait cependant connu à l'époque lettriste.

Wolman a été co-fondateur de l'Internationale situationniste de fait, dans la mesure où il a été le délégué à la conférence d'Alba, qui était préparatoire à la constitution de l'IS. Après, il a été exclu, mais c'est une autre histoire. Lorsque j'ai rencontré Piero Simondo, c'était un peu pathétique. J'ai longuement discuté avec lui, et j'ai vu un homme brisé. D'ailleurs je n'ai rencontré presque que des gens brisés dans cette histoire. Certes c'étaient des exclus, même si lorsque l'on connaît l'histoire de l'IS, on sait que les exclus ne sont pas si exclus que ça... Il y a la raison officielle et il y a la vraie raison. Et c'est rarement la même. Et il y a les exclus que l'on continue de voir. Simondo a commencé à me racon-

allia s'entretient (suite)

ter sa vie. Il a décrit un jeune homme très brillant, un peintre prometteur qui, semble-t-il, aurait initié Pinot-Gallizio à la peinture... En somme, il n'a jamais compris pourquoi il avait été exclu de l'IS, lorsqu'il avait à peine plus de vingt ans. Il me dit : " Tu comprends, j'avais une femme qui allait avoir un enfant, j'avais des responsabilités, alors j'ai fait le professeur ". Quelque part, il restait quelque chose qui n'avait pas été entériné ni complètement digéré et admis. Quand j'ai rencontré Giorgio Gallizio, il m'a reçu chez lui à Alba, dans sa cuisine. Il y avait deux entrées dans cette cuisine et, au-dessus de chaque porte, une peinture à même le mur, dans le style " post-Cobra ", et Giorgio m'a dit : " Ça c'est Jorn, et ça c'est mon père. " Là, ça m'a fait quelque chose. Je ne voyais pas un tableau dans un livre, je n'allais pas dans un musée, c'était in vivo. Et j'ai appris plein d'histoires. A l'époque, Simondo, Gallizio, Constant, Jorn et plein d'autres qui venaient d'ailleurs mais n'ont pas fait partie du mouvement situationniste se retrouvaient dans une trattoria d'un petit village italien. Le patron, qui avait pris en sympathie tous ces jeunes leur donnait, qui une assiette de pâtes, qui une pizza, pour se nourrir. Et au bout d'une semaine, d'un mois, ils donnaient un peu d'argent parce qu'ils avaient vendu quelque chose, parce qu'ils avaient eu une petite rentrée. Comme tous ces gens-là étaient passablement incontrôlables, ils s'étaient amusés à faire une fresque collective sur le mur. Et puis le temps passe, les gens se séparent, et il n'y a plus d'activité réelle de ce groupe européen qui s'était retrouvé là. Un jour l'aubergiste se dit que c'était peut-être bien cette époque mais qu'il faudrait songer à repeindre le mur pour les clients. Là-dessus un mec vient le voir et lui dit : " Tu sais la bande de fous que tu avais, qui faisait des peintures sur les murs, etc., maintenant ça vaut beaucoup d'argent." Le propriétaire de la pizzeria est devenu malade, et il a même

allia s'entretient (suite)

fait venir un spécialiste pour essayer de gratter la peinture et tenter de récupérer quelque chose, mais c'était trop tard. Tout cela, c'est le destin, l'esprit vers lequel je me tournais et qui correspondait à mes aspirations. Cette anecdote est l'illustration même du côté excitant, poétique de ce vers quoi je tendais. Pinot-Gallizio aussi a été exclu. Quand j'ai visité son atelier, j'ai demandé à son fils pourquoi tout était noir (les murs, le tabouret, les petits meubles). Il me répondit qu'il avait tout repeint peu de temps avant de mourir. Cet atelier tout noir, ça m'a vraiment frappé. J'ai parlé avec Giorgio Gallizio, encore adolescent à l'époque et tout cela lui passait un peu au-dessus de la tête. Il gardait un excellent souvenir de Wolman dans son blouson à carreaux, car Wolman fabriquait des vêtements dans sa petite entreprise familiale de tricots, Tricomonde, dont le slogan était : "Le tricot des gens du monde à la portée de tout le monde". Plus tard, j'ai d'ailleurs retrouvé une photo de Wolman avec ce fameux blouson. Le fils Gallizio parlait de Wolman avec émotion... C'était le seul avec lequel il avait un contact sympathique, le seul qui, malgré son jeune âge, le prenait en considération et lui parlait.

Au long des années soixante-dix, vous menez ainsi une vie de rencontres.

J'ai avancé comme ça, en suivant mon intuition, ma bonne étoile. J'ai rencontré Wolman, Constant, Matie Jorn, puis ses deux filles. J'ai noué avec tous ces gens des relations bien agréables, très sympathiques. De fil en aiguille, je me suis imprégné de beaucoup de choses qui m'ont permis de mieux situer le contexte et les individus qui étaient les protagonistes de ce qui allait devenir le mouvement situationniste.

Quand vous créez Allia en 1982, vous avez donc pour objectif

allia s'entretient (suite)

essentiel de divulguer des textes. Beaucoup d'autres éditeurs issus de la sensibilité situationniste procèdent de même, à commencer par Champ Libre. Quel est le premier livre que vous publiez ?

Mes Inscriptions de Louis Scutenaire. Je l'ai découvert chez Gallimard, et j'avais lu un aphorisme de lui qui, à l'époque, m'avait énormément plu. A propos de Louis Aragon, il avait écrit : " Ici gît Aragon Louis. On n'est pas sûr que ce soit lui ". En 1978, j'étais tombé sur le Traité du style, qui commence par : " Faire en français signifie chier ". Et dont la dernière phrase est : " Je conchie l'armée française dans sa totalité. " Vous vous en doutez, j'ai plongé à bras raccourcis dans ce livre. Puis, j'en parle autour de moi et l'on me dit que c'est un livre qu'on ne trouve plus, parce qu'Aragon s'oppose à sa réédition. Je me révolte, je monte sur mes grands chevaux . Si moi j'ai lu le livre et que je l'ai aimé, le livre m'appartient, donc je le publie. Et j'ai réalisé une édition du Traité du style, avec une couverture blanche imitant celle de Gallimard. Et sur la quatrième de couverture, la seule chose qui différait de l'édition originale, c'était la citation de Scutenaire. Ensuite, je trouve une imprimerie dans le XXe arrondissement, et je me présente avec mon livre. J'ai dit que je voulais faire un petit nombre d'exemplaires et ils ont tout de suite compris à la vue de la couverture Gallimard que c'était pirate. A l'époque, je n'avais pas la notion de piratage, j'avais la notion de l'héritage. Comme pour les Documents, je n'ai demandé l'autorisation à personne. J'aurais très bien pu être un faiseur d'argent ou un voyou. Je vous avoue que ce n'était pas du tout le cas. J'ai considéré tout simplement - c'était mon état d'esprit de l'époque - que j'avais la légitimité pour le faire. Mais je n'avais pas conscience d'avoir de l'audace.

allia s'entretient (suite)

Vous repreniez la critique situationniste du droit d'auteur.

D'une certaine manière. Mais deux libraires ont été poursuivis pour recel de contrefaçon. Il y a eu aussi un article dans *Libération*, un autre dans *Les Nouvelles littéraires*. J'étais sur le boulevard Barbès un après-midi, c'était une expérience frappante à 29 ans, et je tombe sur l'un des articles où il était écrit : " Un jeune homme d'une trentaine d'années au-dessus duquel plane comme un parfum délétère. " Je me suis dit : mais il est où le " parfum délétère " ? Dans *Minute*, il y avait un article qui disait que j'avais envoyé la facture de l'imprimeur à l'adresse d'Aragon. Ce n'était qu'une demie vérité. J'avais effectivement acheté un carnet de factures, car en librairie, il fallait faire des dépôts, et j'avais appelé ça les Editions du Souvenir, domiciliées à l'adresse privée d'Aragon à Paris. J'avais fait fabriquer un tampon et je faisais donc mes factures comme ça. Tout ça m'a beaucoup amusé. A l'époque je fréquentais régulièrement la librairie des éditions Plasma. Je lisais, je traînais, je sentais bien qu'il y avait des choses qui me démangeaient. Ensuite, j'ai rencontré Louis Scutenaire. J'allais régulièrement le voir à Bruxelles.

Pourquoi ce nom : Allia ?

Au départ, j'ai créé la maison en 1982 avec Jean- Claude Renault, qui travaillait chez Plasma, avant que cette maison ne fasse faillite. En toute honnêteté, je pensais que comme il avait de l'expérience en tant qu'éditeur et que moi je n'y connaissais rien, c'était bien de s'associer. On a très vite eu deux démarches différentes. Au bout de quinze livres, il s'est retiré : d'un point de vue économique, ça ne marchait pas du tout, et il n'avait pas envie de s'impliquer totalement comme je le faisais. Mais le nom d'Allia, c'est Renault qui l'a trouvé en référence à la marque d'urinoirs. Après, on a voulu

allia s'entretient (suite)

donner d'autres sens, mais il ne faut pas réécrire l'histoire. Les choses se sont passées comme ça : on a bu un coup, il m'a suggéré ça, j'ai dit " c'est génial ", et on l'a fait. Après, il y a l'alya chez les juifs, la montée vers la Terre sainte, c'est aussi le nom d'un fleuve à l'époque romaine, le mot existe également en latin, avec un seul l : alia, qui signifie "les autres choses". J'ai donc fait mes cinq premiers livres avec Louis Scutenaire, Ante Ciliga, Ida Mett, Richard Huelsenbeck et les textes situationnistes.

Dès l'apparition de ces cinq ouvrages, on ne peut qu'être frappé par les ressemblances avec le travail éditorial de Champ Libre.

Je vais même plus loin : il y avait une influence certaine des publications situationnistes et de celles de Champ Libre .

Champ Libre apparaissait certes comme le continuateur des situationnistes. C'était aussi un éditeur rare, dont chaque livre apparaissait comme la pièce éparsée d'un puzzle. Il s'agissait en tout état de cause de répliquer à la domination spectaculaire par un dispositif de contre-propagande. Perceviez-vous cette dimension guerrière ?

Mon activité et ma réputation ont été grevées dès le départ. On disait : " Voilà un imitateur de Champ Libre ". Comme j'étais évidemment assez fier et que je savais ce que je faisais, je me gardais bien de me justifier et de répondre quoi que ce soit à qui que ce soit. D'ailleurs je réponds rarement, j'agis. Cette réaction est représentative de la petitesse de l'esprit français. Quand quelqu'un arrive de nulle part et réalise quelque chose et que, de surcroît, cette chose existe, la première réaction est la suspicion, suivie du dénigrement. On y voit un imitateur ou un plagiaire, on se demande qui est derrière, d'où

allia s'entretien (suite)

vient l'argent.

En 1985, vous sortez donc une anthologie de textes, que vous avez en chantier depuis 1972, et qui se nomme Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste.

Gérard Lebovici ayant été assassiné en 1984, je dédie le livre à sa mémoire. Gil Wolman m'a mis en garde : " Je comprends très bien dans quel esprit tu as mis cette dédicace, mais c'est une chose qui ne sera pas comprise. " Il n'en a pas dit plus. J'ai envoyé un exemplaire à Champ Libre pour Madame Lebovici et un autre à Debord. Je n'ai eu de réponse ni de l'un ni de l'autre, et je fais partie de ces gens qui pensent qu'une absence de réponse est une réponse.

Avez-vous su ce que Debord en avait pensé ?

Je l'ai su longtemps après. On s'est dit de façon un peu fantasmatique que ce livre avait fait ma fortune en se vendant comme des petits pains dans les bibliothèques américaines. Je pense que mon livre n'a pas été bien perçu. Aujourd'hui, il est complètement épuisé, je ne peux pas le refaire, je l'ai décomposé en republiant Les Lèvres nues d'un côté, Potlatch de l'autre. J'ai fait ce livre avec un souci d'archiviste rigoureux, voire janséniste. J'étais très attentif à tout. Par exemple, j'ai publié les deux versions successives de Hurlements en faveur de Sade. Je vous l'avoue, je n'avais pas conscience du sens que ça avait.

L'une des versions comportait des images. Il y avait quand même dans votre démarche une critique sous-jacente de Champ Libre. Cette maison d'édition a notamment astreint au copyright des textes qui précédemment étaient libres de droit. Et un certain nombre de gens - dont vous faisiez peut-être partie - considé-

allia s'entretient (suite)

rait de ce point de vue Champ Libre comme un recul par rapport à l'IS.

J'entends très bien ce que vous me dites et ça tient tout à fait la route, mais je n'avais pas alors une totale conscience de ce que je faisais. La critique était sous-jacente, ça me paraît juste, mais ça n'était pas mon but. En revanche, j'ai pris une grande claque lorsque Potlatch a été publié quatre mois après par Champ Libre. Là, j'ai compris ce que ça voulait dire. D'abord, c'était publié par un éditeur qui avait pignon sur rue, ce qui n'était pas mon cas, puis l'édition de Potlatch était préfacée par Debord. Elle était donc plus qu'autorisée. Très rapidement, j'ai été frappé par le silence total fait en France autour de mon livre. Il y a eu des réactions en Italie, aux Etats-Unis. Mais je regarde ce passé avec une certaine lucidité, je ne veux pas donner plus d'importance aux choses qu'elles n'en avaient. 20

Mais pourquoi Guy Debord s'est-il de prime abord méfié de vous ?

La question c'était : qui était derrière moi ? A ce moment-là, il y a eu un choc dans mon esprit. Voilà des choses qui m'avaient profondément bouleversé, influencé. J'avais le sentiment d'avoir fait un travail autour de ce sujet qui n'avait jamais été mené à bien auparavant, et dans lequel j'ai rendu publics des documents absolument introuvables. Et puis je vois qu'il y a une édition publique qui prend la substance, pas la plus intéressante ou la plus originale, mais un morceau fort du livre, et qui le sort comme ça. Et quand j'ai commencé à comprendre que l'on se demandait qui était derrière moi, ça m'a un peu blessé. J'ai été blessé que l'on pense que j'étais téléguidé. C'est d'ailleurs un peu la folie de ces gens-là. Je ne peux pas avoir fait cela. Il y a quelqu'un derrière moi. Et pourquoi pas le Mossad pendant qu'on y est ?

allia s'entretient

(suite)

Mais intuitivement, vous deviez vous douter du résultat. Vous publiez une anthologie très complète de textes situationnistes sans en parler à Debord. Il y avait là de quoi le vexer. Aviez-vous pensé à cet aspect psychologique ?

Sincèrement, non. C'est peut-être un défaut de tempérament, et quand cela s'est passé, je me suis renfermé. Je préfère être honnête, je ne parle pas tous les jours, le seul intérêt de ce que je dis, 21 c'est par rapport à moi-même. Vous m'obligez à faire le point sur une expérience passée, à la verbaliser en votre présence, je pense que ça ne peut avoir de sens que si je parle juste, la mémoire n'est pas toujours fidèle, mais je n'essaye aucunement de me reconstruire une personnalité ou une démarche qui n'étaient pas la mienne.

J'ai le sentiment que la rebuffade de Debord vous a plutôt énervé et donné envie de poursuivre. Ça aurait pu à l'inverse briser votre élan.

J'ai fait de la boxe pendant quelques années. Quand on fait de la boxe, sauf si on est champion du monde toutes catégories, à un moment ou à un autre, on déguste, on prend des coups. L'entraîneur me disait : " Laisse passer l'orage, protège-toi et essaie de sortir du coin." Tout ceci fait partie de mon tempérament, c'est-à-dire que je ne lâche pas le morceau. Et je n'ai pas lâché le morceau avec Allia. Quand j'ai créé Allia, copie de Champ Libre, avec aucun argent, on a dit beaucoup de choses sur moi, ma maison d'édition...

On vous prêtait une fortune secrète...

Pour un certain nombre de gens, je suis un juif du Sentier sans culture.

Y-a-t-il justement dans Allia une part juive ?

allia s'entretient (suite)

22 La démarche est fondamentalement juive. D'une part dans le retour aux sources, et, d'autre part, dans le côté sacré du livre. Pourtant, je ne viens pas du tout d'une famille religieuse traditionnelle. Et puis, il y a un aspect de la judéité qui m'intéresse dans la mesure où j'ai publié des choses qui, à mes yeux, sont très importantes, autour des Protocoles des sages de Sion.

Vous avez notamment publié Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, de Maurice Joly. Or ce texte constitue la matrice involontaire des Protocoles, dans la mesure où il a été recopié par le fonctionnaire de police russe qui a fabriqué le célèbre faux.

Dans ce texte, on dit au Prince de ne pas emprisonner les opposants et de ne pas les interdire de publication. On lui conseille de s'accaparer le discours de l'opposant, si critique soit-il, de le vider de sa substance et de tenir soi-même le discours de l'opposant. Je trouve qu'il n'y a pas plus contemporain.

On est dans la généalogie de La Société du spectacle.

Et paradoxalement, ce livre était ignoré de Debord. Pour moi, le livre de Maurice Joly est le moment historique où pour la première fois - bien sûr pas en ces termes conceptuels - on pointe l'origine de la société du Spectacle. 23

Vous avez publié Le Talmud d'Arsène Darmesteter...

J'ai découvert ce texte dans Les Cahiers du Sud. Et le fait qu'un grand grammairien français, qui a publié un dictionnaire avec Hartzfeld, qui a écrit La vie des mots, exhumé par Champ Libre, rédige un tel exposé, j'ai trouvé ça génial. C'est un fait, je suis juif.

allia s'entretient (suite)

C'est quoi, être juif ?

Peut-être avoir la crainte de Dieu. En tout cas, le fait est que je suis juif, de père, de mère, de grands-parents. Je n'ai pas fait de recherches généalogiques plus poussées. J'ai été élevé dans la tradition de la religion juive, plus de manière atavique que religieuse, c'est-à-dire que les traditions se transmettent de génération en génération. Maintenant, j'y crois, je n'y crois pas, je n'en sais rien. En tout, je suis du peuple du livre. Je pense qu'il y a quelque chose qui, dans ma judaïté, relève - et ça se ressent dans ma démarche - du mysticisme. Et je ne suis pas du tout gêné de le dire. Qu'est-ce que la Kabbale si ce n'est un commentaire visionnaire du commentaire sur les écritures saintes ? Mais on n'en a pas fini car si vous prenez l'histoire de la littérature, c'est fondamentalement l'histoire de la Bible qui est racontée de manière fictionnelle, de manière romanesque, dans toutes les 24 variantes possibles.

Votre catalogue témoigne d'une déconcertante diversité. La vie de Napoléon par André Suarès côtoie les souvenirs de Nestor Makhno. Et vous publiez tout Ribemont-Dessaignes.

J'ai publié presque toute l'oeuvre de Georges Ribemont-Dessaignes, avec un fiasco retentissant. Alors évidemment, lorsque j'ai publié cet auteur après que Champ Libre eut sorti ses textes dada, j'ai continué à être considéré comme une pâle copie. Si vous prenez mon catalogue, on y trouve des textes qui vont de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui. Dans tous les domaines vous y trouvez des choses qui ont eu de l'importance, qui sont plus ou moins oubliées, et qui étaient à la marge de ce qui se faisait.

Lorsque vous éditez Le Temps du sida en 1991, c'est la première

allia s'entretient
(suite)